6

CYBERIMPÉRIALISME ET MARGINALISATION DES AUTOCHTONES AU CANADA¹

*Frits Pannekoek**

Les populations indigènes du Canada seraient-elles sujettes, comme les autres populations du Canada, à un « cyberimpérialisme » insidieux, qui menace de dénaturer et de marginaliser leurs cultures, voire de les éliminer d'ici une génération ? Le processus de marginalisation apparaît inexorable. Il semblerait que la situation soit plus sérieuse au Canada que dans le cyber tiers-monde, en ce que le Net a anesthésié la plupart des Canadiens, y compris les Autochtones, à le voir seulement comme une source de promesses illimitées. Nos gouvernements ont dépensé des milliards pour édifier l'autoroute de l'information, mais on commence seulement à se préoccuper de contenus. Ils ont choisi clairement de ne pas laisser les communautés autochtones « en arrière », si le site sur les Autochtones, à l'intérieur des collections numériques d'Industrie Canada et des initiatives de Netera, est d'une quelconque indication. La question est plus complexe, cependant, que celle de simplement alimenter des sites avec des contenus provocateurs relatifs aux cultures amérindiennes ou à l'univers canadien.

On peut avancer qu'une économie du savoir se fondant surtout sur des traditions et des pratiques culturelles canadiennes, aborigènes ou multiculturelles, est impossible, du fait que la nature globale d'Internet est telle qu'on ne peut accepter cela comme une possibilité. Maintes

* Université de Calgary.

1. Une première version de ce texte se trouve, en anglais, dans le site Web du ministère du Patrimoine canadien : sradoc.docras@pch.gc.ca ; Référence : SRA-600.

observations nous amènent à cette conclusion. Premièrement, la langue dominante d'Internet est l'anglais ; il va continuer à en être ainsi, même si d'autres langues y font une forte percée. L'anglais y règne si considérablement qu'Internet lui sert de lubrifiant, accélérant son emprise même sur les industries culturelles des Autochtones. Deuxièmement, ceux qui détiennent le pouvoir dans l'économie du savoir sont les grandes entreprises, les gouvernements et les institutions du haut savoir, toutes dominées par les courtiers du pouvoir et par des gens de classes moyennes travaillant au sein d'organismes non gouvernementaux non impliqués dans la culture. Si des cultures marginalisées peuvent utiliser Internet pour renforcer leurs communautés, pour ériger des barrières protectrices et pour politiser leur marginalisation, elles sont pour une large part demeurées à la périphérie économique et culturelle d'Internet. Troisièmement, les pouvoirs publics ont manifesté jusqu'à présent peu d'intérêt à investir les ressources nécessaires pour rendre présentes de façon dynamique les cultures amérindiennes dans toute leur complexité, et ce, ni en anglais, ni en français. Enfin, au Canada, on se représente au mieux les cultures amérindiennes comme des « reliquats culturels », à travers les lentilles des archives, des bibliothèques et des musées. Le triomphalisme paternaliste eurocanadien exalte les sédiments de la culture autochtone tout en déplorant l'extinction de leurs complexités.

David Theo Goldbert affirme qu'à l'époque postmoderne, le colonialisme continue à « mettre à l'écart » et à « marginaliser » grâce à divers assemblages. Par exemple :

Dans les années 1950 et 1960 l'administration des taudis a remplacé l'administration de type colonial. L'exclusion et l'exclusivité ont été intériorisées dans les structures de l'aménagement urbain, dans les métropoles en expansion de « l'ouest » en émergence. Craignant la contamination du centre-ville vu comme un taudis, les classes moyennes blanches se sont précipitées dans les banlieues. [...] Nonobstant les différences locales, les pauvres de couleur sont devenus simultanément périphériques en termes de localisation urbaine et marginalisés en termes de pouvoir (1993 : 189).

Peut-on transposer cette observation dans le cybermonde ? En premier lieu, certains disent que le cybermonde n'est pas « colonisé », que les populations indigènes peuvent y avoir une influence réelle et significative. On en donne comme illustration l'utilisation d'Internet par la révolte zapatiste. Mais un examen plus en détail de cette expé-

rience nous montre que cette révolte a été inspirée par des universitaires américains « libéraux », qui ont mis les ressources de leurs universités à sa disposition. Au Canada, on ne peut pas dire que le cybermonde soit très porté au radicalisme. Il vit plutôt paisiblement dans sa cyberségrégation. Industrie Canada isole avec soin les sites autochtones, tout comme le font les Archives nationales. Ce mouvement des « portiques amérindiens » accentue cette séparation. Les musées canadiens ont aussi tendance à isoler les contenus autochtones. On les trouve habituellement dans une cybergalerie, le plus souvent au début du site, rarement dispersés au travers des contenus spécialisés ou des expositions particulières. Même là où on veut faire moderne, le tout se retrouve toujours dans une section réservée aux Autochtones.

En dépit du souhait de certains peuples indigènes, il est pratiquement impossible de discriminer par « race » sur Internet. Rhonda S. Fair, dans un article intitulé « Becoming the White Man's Indian : An Examination of Native American Tribal Web Sites » (2000), mentionne, à l'observation du cercle des sites Web autochtones, qu'on voit deux réalités sur le Web, selon les objectifs poursuivis et ce qu'on veut mettre en valeur. Il y a des sites destinés à un auditoire extérieur, qui tendent à renforcer sinon à créer des « stéréotypes », alors que ceux destinés aux communautés elles-mêmes sont de contenu plus réaliste.

Les sites Web autochtones ont tendance à renforcer une perspective de « classe ». La plupart des Amérindiens qui ont accès au cyberspace sont le plus souvent de type classe moyenne, travaillant pour des gouvernements, des collèges, des universités ou des pouvoirs publics autochtones. La cybervision du contenu autochtone tend à être celle la plus conforme au statu quo. Cela traduit l'environnement au sein duquel les Autochtones semblent vouloir travailler, soit au sein du système légal canadien actuel et des institutions judiciaires existantes, dont on peut attendre des résultats, même si ceux-ci ne surviennent pas toujours. Comme Internet permet à la classe moyenne autochtone de contrôler le discours et les actions au regard de l'autorité eurocanadienne, on peut avancer que cette classe s'est donné le rôle du « nègre blanc ». Elle contrôle le nouvel instrument d'affirmation de soi – les sites Web. On semble peu enclin à les utiliser dans cette perspective. Seules des communautés autochtones à la marge absolue, les Inuits et les Libucons, ont utilisé Internet pour amener leurs affaires sur la scène mondiale ou encore ont utilisé le Web comme instrument de résistance.

Ainsi, les raisons pour des doléances plus précises se manifestent. Il y a d'abord la réalité de la langue. L'anglais est à la fois la langue de la cybertechnologie et celle de l'apparence des libertés – « liberté des marchés », « liberté d'expression », « élections libres » et « liberté de l'information ». Tel est le langage de l'Occident, plein de promesses, mais qui a encore à porter l'utopie d'aujourd'hui dans le tiers-monde « colonisé ». Joe Lockard, un étudiant au doctorat à l'UCLA, dans un écrit intitulé « Resisting Cyber-English », l'affirme sans ménagement :

La poursuite colonialiste de la rationalisation géopolitique a reposé historiquement sur des métalangages pour cautionner une politique de subordination. Le cyberanglais, la première langue anglaise sans base territoriale, a reformulé les notions classiques d'avantages impériaux. Vu comme une étape dans ce continuum historique, le cyberanglais est le dernier déploiement d'une tendance séculaire à la disparition des langues de petites tribus et à l'expansion consolidée de quelques langues de pouvoir. Cela amène rapidement à une conclusion brutale : le cyberanglais a déclaré une guerre globale de langue et de classe. Connais-nous, sinon ! Parle pour que « nous » puissions te comprendre, ou bien va au diable (1996).

Il y en a pour réfuter cela en montrant les « petites » cyberlangues dynamiques, comme le japonais, le chinois, le néerlandais, l'espagnol, le français, le finnois, comme preuve du dynamisme de langues autres que l'anglais. Or, ces langues sont celles de cultures à forte tradition d'imprimé ; qui plus est, dans la majorité de leurs sites de courriels, l'anglais y est langue seconde.

Sous ce phénomène se trouve le postulat tacite que si quelqu'un résiste à fond à l'anglais, il démontre clairement être un arriéré « technologique ». En plus, Zellen prétend dans son article « Surf's up ! NWT's Indigenous Communities Await a Tidal Wave of Electronic Information », que les cultures autochtones « vont trouver facile de s'identifier elles-mêmes dans la culture globale, en liaison avec le Net », et que le Net va faciliter « la préservation des artefacts de leur culture », ce qui les rendra par conséquent plus vigoureux (Zellen, 2001). Un retour sur cette affirmation devrait nous causer de la tristesse. On doit se plier à la mondialisation. C'est en cela qu'il y aura « préservation de la culture, comme un " artefact " » !

Le degré de domination des langues « impériales » du Canada sur les façons de voir les Autochtones est évident sur les sites Internet concernant les Autochtones du Canada présentés par Industrie Canada.

Le 24 mars 2001, la collection des sites numériques sur les Autochtones du Canada contenait trente-cinq sites. Malgré le fait que la plupart de ces sites mentionnent la langue comme préoccupation première, ils sont tous rédigés en français ou en anglais, avec au mieux une langue indigène dans une colonne parallèle. Quand il y a des sites sur une langue, c'est pour « l'enseigner » ou la traiter comme un objet de « curiosité ». La raison en est simple : chacune de ces langues a trop peu de locuteurs.

Les Six Nations de Grand River estiment, par exemple, qu'un pour cent seulement de leurs populations peut s'exprimer dans leurs langues originales – soit pas plus de deux cent vingt-cinq locuteurs réguliers, la plupart ayant plus de soixante ans (Anon, 2001). Pour 1996, Statistique Canada montre que si vingt-six pour cent des Autochtones du Canada peuvent tenir une conversation dans leurs propres langues, seulement quinze pour cent d'entre eux les utilisaient comme langues d'usage, soit environ cent vingt mille personnes (Gouvernement du Canada, 1998). On doit aussi mentionner qu'il y a peu de journaux amérindiens écrits entièrement en langue autochtone. Ceux qui le font offrent en parallèle le contenu en anglais. On peut dire qu'au Canada, la langue impériale d'Internet, l'anglais, renforce et accentue la marginalisation habituelle plutôt que de l'amorcer.

Avec l'anglais et Internet vient la politique. Les sites individuels dans la Collection numérique des Autochtones du Canada, parmi les plus importantes sur le Net, sont pour la plupart très conformistes. Ces sites cherchent à valoriser soit une réussite commerciale, soit une culture, soit une histoire ou une langue. Le site Waskaganish (les Waskaganish sont situés à Rupert House, sur la Baie James) en est un très bon exemple (*idem*). Les thèmes principaux sont « culture », « développement », « histoire », « profil », « talent », « tourisme ». On semble traiter tous ces thèmes pour l'extérieur, en particulier pour les touristes, les investisseurs et les employeurs. Ce site décrit cette communauté comme moderne et branchée, avec un bon avenir pour le tourisme patrimonial – l'accent étant mis sur le développement du Fort Charles, le premier établissement de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Il faut aussi noter la date de début de leur « histoire » – qui correspond à l'arrivée sur leur territoire des premiers Européens en 1611. Cet exemple n'a rien d'exceptionnel dans tous ces sites. Les sites « Rat River/Dhak Zhit Han », « Peguis First Nation », ou « Welcome to the Big House Kwakwaka'wakw » traitent le passé de façon identique – ce

passé commence avec l'arrivée des Européens² ! Malgré cela, les sites Web autochtones peuvent faire autre chose que de l'autovalorisation. Les sites autres que ceux du gouvernement fédéral sont sous contrôle des administrations tribales ou territoriales. Cela ne doit pas surprendre. Les administrations publiques des Territoires du Nord-Ouest et du Nunavut sont élues par une majorité de populations indigènes. Leurs sites présentent une liste complète de leurs services gouvernementaux, mais souvent avec un œil sur le tourisme. Seuls les sites du Nunavut offrent des services dans les principales langues des aborigènes³, ce que ne fait pas le gouvernement des Territoires du Nord-Ouest. Les sites des pouvoirs publics tribaux ont davantage un contenu descriptif et politique, mais toujours avec un accent important sur le patrimoine. La grande partie du contenu de ces sites semble destinée à un œil extérieur plutôt qu'à un usage par la communauté elle-même. L'auto-légitimation est probablement le motif principal qui a présidé à la création de plusieurs de ces sites. Dans notre monde, si on n'est pas présent sur le Web, on n'existe pas. Le simple fait d'avoir une page Web est une affirmation de sa propre existence face à un monde souvent inattentif.

Les sites Internet des Autochtones sont contrôlés par leurs élites au pouvoir. Pour y contribuer, il faut avoir un ordinateur, des logiciels, l'expertise et un serveur. Internet est réellement coûteux ; on ne le voit que très peu dans les demeures des communautés autochtones, même si cela n'est pas vrai partout. À Univik, par exemple, la câblodistribution est accessible à presque toutes les maisons, ce qui a un impact considérable quant à l'accessibilité aux actualités. Un examen des sites Internet en Amérique du Nord nous montre que ce sont les sites des Autochtones du Canada qui sont les moins radicaux ; ils s'empêchent dans les délices des négociations de traités et de droits territoriaux, ainsi que dans les résultats des poursuites judiciaires. On pouvait donc s'attendre à ce que Oka⁴, Lac Gustavsen, Burnt Church⁵ soient des points chauds, en les examinant grâce à Google, Excite ou Yahoo. Plusieurs de ces sites condamnaient explicitement les actions gouvernementales, mais cela ne fut pas fait de façon soutenue, ni ne fut appuyé très longuement sur le plan international. Plusieurs n'ont pas fait de mises à jour pen-

2. <http://aboriginalcollections.ic.gc.ca/e/lists/subject.htm>.

3. <http://www.nunavut.com/home.html> and <http://www.gov.nt.ca>.

4. « Oka Crisis » ; <http://www.tyendinaga.net/wwwboard/messages/83.html>.

5. « The Burnt Church First Nation » ; <http://efn.tao.ca>.

dant des mois. Les plus protestataires semblent liés à Leonard Peltier⁶. La plupart de ces types de sites semblent se maintenir grâce à des intérêts américains.

Parmi les sites actifs, ceux des Innus du gouvernement du Labrador et de la nation Lubicon étaient les plus radicaux. Les deux semblent utiliser la rhétorique de la marginalisation et ont l'air d'avoir des rapports avec le mouvement Internet de la guérilla. Dans les années 1990, il y a eu sur Internet un fort mouvement de populations autochtones des États-Unis et d'Amérique du Sud, radical, anticolonialiste, et protestant contre l'ALENA qui, à leurs yeux, représentait l'impérialisme. Ce mouvement a connu ses meilleurs succès en soutenant le combat zapatiste du Chiapas, au Mexique. Cette cause prit des allures internationales ; ce fut le premier mouvement qui obtint ses succès dans le cyberspace⁷.

La cyberrhétorique zapatiste est évidente dans les sites des Innus du Labrador, tout comme l'est le soutien qu'ils reçoivent de cyber-intellectuels. Les titres sont révélateurs d'une attitude anticolonialiste. Sur la page frontispice du site Web, on voit des articles comme : « Canada's Tibet : The Killing of the Innu », qu'on peut croire avoir été écrit par Colin Samson, département de sociologie, Université d'Essex, James Wilson, auteur de *The Earth Shall Weep : A History of Native America*, ainsi que par Jonathan Mazower. Un autre titre en page frontispice de ce site se lit comme suit : « An Appeal for Justice for the Innu Labrador ». Même si on ne peut toujours identifier les auteurs de tous les articles, ceux-ci contiennent tous des arguments contre le néocolonialisme qu'ils voient autour d'eux. Les pages sur les Lubicons, dont plusieurs se servent d'un serveur du département des beaux-arts de l'Université de Victoria, sont mal conçues, mais leurs messages n'en sont pas moins bien agencés et sans compromission⁸. Ces sites font valoir que l'histoire du Canada est une construction artificielle qui marginalise les peuples autochtones. Un article de Joyce A. Green, intitulé : « Towards a Détente with History : Confronting Canada's Colonial

6. « The International Office of the Leonard Peltier Defense Committee » ; <http://www.freepeltier.org/story.htm#top>, 24 mars 2001.

7. « Zapatistas in Cyberspace : A Guide to Analysis and Resources » ; <http://www.eco.utexas.edu/faculty/Cleaver/zapsincyber.html>, 24 mars 2001.

8. « Lubicon Supporters Home Page » ; <http://www.finearts.uvic.ca/~vipirg/SISIS/Lubicon/main.html>, 24 mars 2001.

Legacy », publié en premier lieu dans le *International Journal of Canadian Studies*, qui défend cette thèse, se retrouve dans un des principaux sites des Lubicons (Green, 2001).

Le discours anticolonialiste est souvent celui d'universitaires comme Joyce Green et Colin Samson. La presse autochtone au Canada, publiée le plus souvent en anglais, qui tend à se tenir à mi-distance des extrêmes, ne contient qu'une dose modérée de rhétorique anticolonialiste. *Windspeaker*, d'abord publié en 1983 pour les Autochtones du nord de l'Alberta, est le journal indigène le plus lu. En 1993, il a voulu devenir le journal le plus important des Premières Nations pour la diffusion de nouvelles (malgré les coupures en 1990 des fonds fédéraux qui lui laissèrent la place de la seule voix autochtone dans l'Ouest canadien). Depuis la transformation de *Windspeaker*, son propriétaire, le Aboriginal Multi Media Society (AMMSA), a lancé *Sweetgrass* pour l'Alberta, *Sage* pour la Saskatchewan et *Raven's Eye* pour la Colombie-Britannique. On doit mentionner que AMMSA est propriétaire et fait marcher la radio CFWF-FM, qui diffuse auprès de cinquante-quatre communautés aborigènes en Alberta.

Les journaux de AMMSA sont plutôt orthodoxes, avec un fort accent d'indépendance mais à caractère communautaire⁹. Leur politique éditoriale, qui se retrouverait très bien dans un journal comme le *Globe and Mail*, est constamment critique du gouvernement fédéral dans ses négociations sur les traités, sur ses politiques des pêcheries, ainsi que sur le chef Matthew Coon Come pour ses déclarations sur l'alcoolisme des chefs de ces nations. Il y a eu des articles bien documentés sur le contentieux des pensionnats pour Amérindiens. Cela dit, pourtant, l'article principal de la une du 1^{er} avril 2001 traitait des prix Juno autochtones.

Même si la version en numérique de ces journaux est le « portail » le plus significatif du cyberspace autochtone au Canada, il y a des portails indigènes comme le Turtle Island Native Network in Canada et Nativeweb, aux États-Unis, à partir desquels autant des Autochtones que des non-Autochtones peuvent avoir accès à une diversité de vues¹⁰. Leurs rapports entre eux mettent l'accent sur l'abattement des commu-

9. <http://www.ammsa.com/ammsahistory.html#anchor9942088>, pour une brève histoire d'AMMSA.

10. « Nativeweb : Resources for Indigenous Cultures around the World » ; <http://www.nativeweb.org>, 24 mars 2001.

nautés autochtones à la grandeur du monde, dans un contexte postcolonial. Il est clair que Turtle Island et Nativeweb, qui sont plus que d'autres en intelligence avec le cybermonde, sont plus internationaux que nationaux dans leurs perspectives ; ils voient les questions autochtones dans un contexte global. Les liens avec les affaires des tribus aux États-Unis sont nombreux. Ce qui est intéressant, c'est que le site de Turtle Island n'a pas de lien explicite avec les productions de AMMSA¹¹. Les intérêts politiques et économiques ont encore préséance sur ceux des nouvelles alliances internationales entre Autochtones, que peuvent favoriser les possibilités du cyberspace. Les liens avec les questions aborigènes des Nations Unies existent, mais ne sont pas prépondérants.

Les forums de discussion aborigènes sont un lieu important pour évaluer l'impact du monde du courriel sur des questions postcoloniales. Les forums les plus répandus au Canada ont trait aux revendications territoriales, à l'autonomie gouvernementale, à l'appropriation de sa culture, au racisme et à la généalogie, celle-ci étant le sujet le plus populaire. Les forums de discussion les plus émouvants sont ceux du Réseau des jeunes Amérindiens, où on trouve plusieurs raisons majeures pour que des personnes en rejoignent les rangs. Le sujet du « racisme » dans le système d'éducation, en particulier dans l'enseignement de l'histoire et de sujets touchant les Autochtones, a le plus grand nombre de correspondants¹². Les forums de discussion tendent à être anonymes – mais il s'y exerce une action disciplinaire vigoureuse, qui fait qu'on peut difficilement identifier qui est qui, en questionnant ceux qui ne semblent pas utiliser la rhétorique de la « sous-culture » de la rectitude anglaise. Ce n'est pas la culture mais la race qui établit quels sont ceux qui en feront partie. Ellen Baird, doctorante à l'Université d'État du Dakota du Sud, déclare que dans les forums qu'elle a observés, les participants aborigènes en viennent à la conclusion que :

les Amérindiens des États-Unis résistent en général à l'assimilation et s'indignent de ce que d'aucuns puissent prétendre être Amérindiens ; ils veillent à protéger l'identité amérindienne sur le Web [...] Ironiquement, ce sont les participants amérindiens qui ont l'air plus conformistes que les non-Amérindiens dans ces forums de discussion (1998).

11. « Turtle Island Native Network » ; <http://www.turtleisland.org/front/front.htm>, 24 mars 2001.
12. Aboriginal Youth Network ; http://ayn-0.ayn.ca/discussion/board_mainpage.htm, 24 mars 2001.

Il n'y a pas encore au Canada de telles analyses. Mais un examen rapide des archives électroniques des Autochtones du Canada, ou des forums, nous laisse croire qu'il y a moins de militantisme que dans leurs équivalents américains. Les sites canadiens semblent se confiner surtout à des questions de revendications territoriales et d'identités collectives. On y trouve peu d'intérêt pour l'histoire ; mais on y constate une mobilisation réelle pour la culture et les arts. La généalogie demeure un sujet de prédilection, en particulier auprès des Métis. Les sites métis semblent se préoccuper beaucoup de questions identitaires¹³.

Ces forums, surtout au Canada, nous montrent qu'il y a des tensions entre ceux qui veulent préserver la possession actuelle des identités et ceux qui se croient capables de regrouper des gens qui auraient découvert récemment un rapport entre race et culture. L'agitation dans ces sites est bien réelle ; elle nous signale l'importance que pourrait prendre Internet dans la construction de nouvelles identités.

Disons que je vis en Colombie-Britannique, que ma généalogie ait été complétée, plus de 1 500 noms, que pour 8 de mes 127 ancêtres, remontant à 7 générations, on peut faire la preuve de leur origine amérindienne aux États-Unis, que le test de mon ADN montre que mes deux génotypes sont de provenance nord-américaine, mais je viens de la Côte est, je voudrais devenir membre de votre groupe métis, en aurais-je les qualifications ? NON ! [...] D'après les règles du chapitre de Colombie-Britannique des Nations métis du Canada, nous ne pouvons vous recruter, pas plus que ceux de groupes affiliés aux Nations métis du Canada car ce sont nos ancêtres qui ont mis au monde les premiers enfants métis du Canada ! C'est notre grand-mère autochtone américaine qui fut la véritable première mère métis au Canada, ce sont nos grand-mères qui doivent s'indigner pour ce que leurs enfants doivent endurer pour pouvoir retourner chez eux. Honte !!! (Wiskipkpaqtism, 2001)

On ne sait pas encore très bien jusqu'à quel point ces sites de conversation influencent la formation de nouvelles identités, ou encore servent de pression « politique » pour aider à la reconnaissance de ces nouvelles identités. Il sera intéressant de voir l'effet du Web sur la lutte des Métis pour une identité nationale « inclusive », plutôt que pour une identité exclusive, contrôlée par les descendants de la Rivière Rouge. La Constitution de 1982 a bien reconnu l'existence des Métis, mais il se peut que le Web donne corps à cette nation.

13. <http://www.turtleisland.org/front/front.htm>, pour le lien avec le site métis.

Les sites Web des gouvernements amérindiens font de leur mieux pour faire connaître et protéger leurs cultures. À Ouje-Bougoumou, une communauté crie récipiendaire d'un prix des Nations Unies, on a mis sur pied depuis 1997 des camps scientifiques et informatiques avec grand succès¹⁴. Les enfants de ces camps ont développé leurs propres pages Web, dont le contenu reflétait un sens communautaire exemplaire, tant local qu'international¹⁵. On sentait bien dans ces pages la fierté et le sens d'appartenance relativement à leur patrimoine.

Des musées, des archives et des bibliothèques, contrôlés principalement par des Euro-Canadiens, ont très largement contribué à l'émergence d'une prise de conscience au Canada des cultures autochtones. Les nouveaux cybermusées qui se mettent en place perpétuent une vision eurocanadienne de ces cultures. Il est vrai que la situation est plus complexe que peut le suggérer cette affirmation. Moira McLoughlin, par exemple, dit que les musées sont des « cas frontières » : des espaces de coexistence, de négociation et de transformation qui ne prennent pas les centres de décision pour acquis (McLoughlin, 1993). Les travaux de Jane M. Jacob sur les sites aborigènes en Australie font valoir, par ailleurs, que dans cette « frontière » la compréhension des deux communautés de quelque site patrimonial que ce soit se voit transformée à tout jamais (Townsend-Gault, 1998). Le « mythe » de la négociation et le « mythe » de l'appropriation se voient tous deux rediscutés en même temps. En émerge le début d'une nouvelle compréhension. Au fil du dialogue, on peut voir s'ériger un nouveau consensus, où les anciennes histoires et les anciennes visions du passé n'ont plus de pertinence.

Pour la majorité des Canadiens, cependant, de souche européenne ou amérindienne, le musée semble plutôt dicter, et non pas suggérer, un discours moderne qui mène à des stéréotypes. Les nouveaux musées virtuels ont tendance à renforcer le passé. Que cette « vision » des musées se perpétue à travers Internet peut s'illustrer par une analyse des grands musées du Canada : le Glenbow, le Musée canadien des civilisations, le Musée canadien des Beaux-Arts, le Musée canadien des sciences et de la technologie, le Musée canadien de la nature, le Musée

14. 1997 Science/Computer Camp Ouje Bougoumou ; <http://www.ouje.ca/youth/Camp/camp.htm>, 24 mars 2001.

15. Voir Lance Cooper's Web page ; <http://www.ouje.ca/youth/Camp/Lance/lance.htm>, 24 mars 2001.

provincial de l'Alberta, celui de la Colombie-Britannique, le Musée de l'homme et de la nature du Manitoba ainsi que le Musée virtuel du Canada.

La plupart des sites autochtones soulignent l'importance que les peuples autochtones accordent à l'environnement et à la nature, au fait qu'ils y vivent. Il est intéressant de voir que le Musée canadien de la nature ne fait aucune référence à ce rapport dialectique. Pour ce qui est de la Nature, les peuples autochtones n'existent pas¹⁶. Il en va de même du Musée canadien des sciences et de la technologie. Toutes les présentations de technologies tendent à ignorer les Amérindiens autrement que pour servir d'illustrations à la science de l'archéologie. Les techniques de taille du silex, de capture des bisons ou des poissons ne se retrouvent même pas dans la version numérique du musée, quoiqu'on trouve quelque chose sur les canots. Du 20 juin 2000 au 21 octobre 2002, le Musée canadien des sciences et de la technologie abrite une exposition présentée par « Canoe.ca ». L'élément accrocheur de cette exposition est la question suivante : « Qu'ont en commun Margaret Atwood, Pierre Elliott Trudeau, Pauline Johnson et Grey Owl ? » La réponse n'est pas que, sauf pour Pauline Johnson, métissée d'Européens et de Mohawks, ils sont tous Euro-Canadiens. Non, « ils étaient tous des passionnés du canot ».

L'exposition « explore l'histoire du canot commercial au Canada, et comment le succès de cette entreprise a contribué à faire du canot un symbole du Canada reconnu mondialement ». Le message implicite derrière cela est que le Musée canadien des sciences et de la technologie est obligeant envers les peuples progressifs, « modernes », ce qui exclut les Autochtones¹⁷. Cela contraste avec le Royal British Columbia Museum, où le site sur la technologie contient un rapport de recherche de Shelly E. Reid, « La beauté de la technologie », sur les techniques de pêche des Autochtones. Le Musée virtuel canadien, sur la science et la technologie, a une exposition sur « Les héritiers d'Athènes », mais marginalise la sagesse des Autochtones, en ne la mentionnant qu'au début de l'exposition, de façon peu visible – en citant plutôt le discours amé-

16. National Museum of Nature ; http://nature.ca/nature_e.cfm, 24 mars 2001.

17. National Museum of Science and Technology ; <http://www.science-tech.nmstc.ca/english/whatson/index.cfm> refers to the exhibit. Si on cherche à : canoe.ca, on trouve un document de John Jennings, « The Canoe – The Boat That Built A Nation » ; <http://www.canoemuseum.net/old/resource.htm>.

rindien que les faits. Ici encore, même si ce n'est pas intentionnel, on les voit comme antimodernes¹⁸.

Le Musée des Beaux-Arts affermit les stéréotypes présentés par le Musée canadien des sciences et de la technologie. Sa rétrospective numérique la plus importante portait sur la sculpture inuit. En se promenant sur les vignettes du site, on pouvait avoir des aperçus d'autres artistes autochtones, mais avec difficulté¹⁹. Des expositions à venir, toutes organisées par Marie Routhledge, sur les œuvres de Marion Tui lug et sur Pudlo Pudlat, tous deux artistes nordiques, semblent devoir renforcer plutôt que briser des stéréotypes ; elles traitent les artistes indigènes comme une catégorie « à part », plutôt que comme des individus en contexte postmoderne.

On traite mieux les Autochtones dans les musées d'histoire, mais on les y voit davantage comme des peuples « historiques » plutôt que « contemporains ». La façon des musées de voir les Autochtones diffère de celle de ceux-ci de voir « l'histoire » sur leurs propres sites Web. Leur vision est davantage politique. Le Musée du Manitoba y fait allusion à peine plus que pour une publicité sur son site, et on ne peut discerner à leur sujet peu d'autres choses, car les communautés autochtones se retrouvent plus souvent sous « ethnologie » que sous « histoire ». Le Musée canadien des civilisations n'inclut pas les peuples indigènes sous « histoire », mais on a plutôt fait une place spéciale aux Premières Nations dans son musée virtuel. Ces peuples y seraient comme antérieurs à « histoire ». Il semblerait que l'approche serait ici plutôt linéaire qui, en très grande partie, interprète les peuples autochtones à travers la lentille « touristique » ou eurocanadienne. On y voit les peuples autochtones dans leur contexte « préhistorique », comme des populations du passé sans véritable présence actuelle. Le cow-boy autochtone virtuel est une exception. L'exposition virtuelle qui lui est dédiée prend en compte sa culture dans toutes ses dimensions et nous rend bien vivant un sujet déjà éloquent en soi.

Le site « Haida » a gagné un prix comme « meilleur site » autochtone. C'est un des rares aménagés d'une façon non linéaire, avec de

18. « Athena's Heirs », Virtual Museum of Canada exhibit ; <http://www.virtualmuseum.ca/Exhibitions/Heirs/index.html>.

19. National Gallery of Canada, « Carving an Identity : Inuit Sculpture from the Permanent Collection », 26 novembre 1999 - 26 novembre 2000, Inuit Galleries ; <http://national.gallery.ca/english/exhibitions/carving/carving.html>.

multiples entrées bien intégrées sur le passé et le présent²⁰. Comme pour la plupart des sites des musées virtuels, cependant, on en trouve difficilement l'auteur du contenu sans beaucoup de recherche. On semble traiter les sites des musées le plus souvent comme des productions cinématographiques – avec un long générique – mais sans une véritable autorité. Il est surprenant de voir que le Musée Glenbow a peu de présence aborigène sur son site Web. Le Musée provincial de l'Alberta et le Musée Royal British Columbia ont probablement les meilleurs sites Web. Si le premier contient la fameuse Galerie Syncrude sur les Amérindiens, on ne peut que rester sur l'impression que ce musée n'était intéressé qu'à renforcer les vieux stéréotypes sur les peuples indigènes comme étant des populations d'hier.

On trouve de plus en plus de sites Web attachés à des bibliothèques ou à des centres d'archives. Mais ces institutions sont elles-mêmes des assemblages eurocanadiens qui, dans certains cas, ont insidieusement remplacé, et dans certains autres complété les « anciens » comme source d'information. Souvent à l'avant-garde de la révolution numérique, on pourrait attendre des bibliothèques une contribution considérable et culturellement judicieuse. Mais elles le font rarement.

Le site Web de la Bibliothèque nationale comprend quelques Canadiens autochtones comme Poundmaker, Peter Pitseolak et Louis Riel (identifié comme un pionnier!)²¹, mais non Crowfoot, Red Cross ou Big Bear. On y présente Pauline Johnson comme Métisse, auquel groupe elle ne s'identifiait pas, et Victoria Belcourt Callihoo comme une historienne, alors qu'elle aurait sûrement préféré être présentée comme une Ancienne. On peut présumer que la Bibliothèque nationale a choisi de présenter les peuples autochtones comme partie du tissu canadien plutôt que de les catégoriser à part. Mais on se serait attendu à autre chose que de voir Riel institué pionnier !

La Bibliothèque publique de Toronto n'offre aucun accès spécial à l'information pour le groupe autochtone urbain le plus important du Canada. Son moteur de recherche établit cependant des liens avec les associations et les agences amérindiennes, donnant leurs adresses postales, leurs adresses courriel et leurs sites Web. Industrie Canada fournit aussi un portail utile pour les services gouvernementaux aux Autochtones. Le Mount Royal College dispose d'une bibliographie sur

20. <http://www.virtualmuseum.ca/Exhibitions/Haida>.

21. National Library of Canada ; <http://www.nlc-bnc.ca/bioindex/eendeav.htm#Pioneers>.

les Autochtones, que quiconque veut commencer à connaître doit consulter. Les Universités d'Alberta et de Colombie-Britannique ont chacune d'excellentes bibliographies sur les Amérindiens, avec la réserve que certaines de leurs bases de données ne sont accessibles qu'aux usagers de leurs systèmes. Il n'est pas des plus facile de les trouver. Les communautés autochtones qui veulent un accès rapide à de telles informations consulteront plus volontiers *Windspeaker* ou, si elles sont de facture plus radicale préférant une perspective américaine, Turtle Island Native Network²².

Même si les Archives du Canada se veulent bienveillantes envers plusieurs des problèmes des Autochtones, ainsi qu'à la recherche de leurs identités perdues, elles ne font pas d'efforts spéciaux pour rassembler des matériaux produits par ces populations. On y a fait un effort louable pour sortir de la vision eurocanadienne. L'exposition « Fierté et Dignité », des Archives nationales du Canada, comprend plus de soixante photographies conçues pour contrecarrer quelques-uns des stéréotypes les plus répandus sur la société amérindienne. La cyberexposition sur le Traité 8 est aussi un modèle de discours avisé²³. Le matériel sur les Métis est signé et pertinent²⁴. Une autre exposition en ligne des Archives nationales, « Vue générale sur les peuples autochtones », est présentée sans signature et est à peine mieux qu'une donnée prétentieuse. Ce site vise les chercheurs autochtones et non autochtones, avertissant ses usagers des complexités de la recherche touchant les questions autochtones. On pourrait le taxer de condescendant, même si cela n'était pas dans les intentions de ses concepteurs.

Les documents contenus dans ce site sont en effet des publications d'archives faisant une sélection de matériels, plutôt qu'un ensemble complet de documents d'où les peuples autochtones pourraient tirer leurs propres conclusions. Jusqu'à ce que des ensembles complets de documents, constitués et conservés par des Autochtones, soient disponibles dans des archives autochtones ou sur site Web, il continuera à y avoir des filtres imposés par les institutions dominantes et par les cultures qui les soutiennent.

22. National Archives of Canada, « Aboriginal Peoples » ; http://www.archives.ca/08/0804_e.html.

23. National Archives of Canada ; « Aboriginal Peoples », http://www.archives.ca/08/0804_e.html.

24. National Archives of Canada ; « Aboriginal Peoples », http://www.archives.ca/08/0804_e.html.

Le cybercolonialisme des peuples amérindiens du Canada continue d'être insidieux et adroit. Manuel Castells, dans *The Power of Identity*, expose clairement les changements qui vont continuer à survenir mondialement. Le Canada n'en sera pas exempté. Il dit que :

l'ethnicité ne donne plus de fondement au paradis communautaire dans la société en réseau, car elle se fonde sur des liens primaires qui perdent de la signification, quand coupés de leur contexte historique, comme assise pour la reconstruction du sens dans un monde de flux et de réseaux, de recombinaison d'images, de réaffectation du sens. Les matériaux ethniques s'intègrent dans des communautés culturelles plus vigoureuses, définies plus largement que par l'ethnicité, comme la religion ou le nationalisme, comme affirmations d'autonomie culturelle dans un monde de symboles. Sinon, l'ethnicité devient la source de guerres défensives de tranchées, limitées à quelques communautés locales bien circonscrites [...] à la défense de leur terroir (Castells, 1997).

Cette proposition a des résonances dans le cyberspace des Autochtones du Canada. Pour certains, les cyberidentités tribales canadiennes ne sont plus d'abord submergées de plus en plus par leur contexte « national », mais plutôt par des identités continentales et maintenant internationales comme « peuples autochtones ». Ainsi, l'identité des Cris n'est ni unifiée ni précise dans le cyberspace autochtone. L'identité aborigène la plus forte se rapporte d'abord au continent, et s'est développée en réaction aux problèmes vécus aux États-Unis, ainsi qu'à l'homogénéisation due à une vision « touristique » et « muséale ». Il y a commencement d'identification à des questions d'ordre international d'un monde postcolonial (ex. : les sites des Inuits et des Lubicons), mais ce type de site est peu fréquent et on montre un faible intérêt à leur endroit sur la scène numérique des Amérindiens du Canada. La majorité des sites Web des Autochtones du Canada se voient comme modernes du fait de leur utilisation de ce nouveau média. De plus, ils cherchent à légitimer leur « modernité » en se présentant comme des partenaires économiques ayant des « plans » de développement pour leurs communautés, un rôle à jouer dans le tourisme culturel et des écoles bien adaptées au monde d'aujourd'hui. Dans la plupart de ces sites, on met l'accent sur le fait qu'on s'est engagé à sauvegarder les langues et les coutumes — mais le cybermonde qu'ils appellent à leur rescousse pour préserver leur patrimoine est celui même qui contribue à l'éroder. Dans les rares sites de discussion autochtones, le vrai problème semble celui du maintien de barrières pour empêcher des « étrangers » de s'appropriier leurs enjeux, leurs cultures et leurs langues.

Le Web n'érode pas en soi la culture aborigène ni ne refond leurs propres identités ; il renforce les tendances existantes. On ne peut vraiment savoir maintenant lesquels des millions de sites Internet font le plus sens aux Amérindiens du Canada. Sont-ils, par exemple, les visiteurs les plus assidus des sites des Zapatistes, pour acquérir des compétences en cyberdissidence, pour stopper l'érosion en apparence inévitable de leurs cultures par les forces de l'impérialisme eurocanadien ? Ou bien, fréquentent-ils souvent les sites de musique country ou gospel ? Quels sont les sites de discussion les plus populaires ? Quels sites de musées canadiens font résonance ? Qui visite chacun des sites des tribus ? Juste quelques chercheurs eurocanadiens ? Pourquoi les fréquente-t-on si peu – moins de deux cents fois par site sur plusieurs années dans la plupart des cas²⁵ ? Personne ne sait. Certains, comme Michael Margolis et David Resnick (2000), disent que le cybermonde n'amènera pas des changements aussi soudains que Manuel Castells semble le penser. Il n'en reste pas moins que le « premier monde » devient de plus en plus connecté, que ceux qui n'auront pas accès aux ressources cybernétiques se verront de plus en plus marginalisés et victimes d'une autre révolution.

BIBLIOGRAPHIE

Anon (2001)

« Iroquois Language and Songs » ; <http://aboriginalcollections.ic.gc.ca/language/lang-first.htm>, 28 mars : 1.

Baird, Ellen (1998)

« Ain't Gotta Do Nothin But Be Brown and Die », *Computer-Mediated Communication Magazine*, July ; <http://www.december.com/cmc/mag/1998/jul/baird.html>, 23 mars : 1.

Castells, Manuel (1997)

The Power of Identity, vol. II de *The Information Age : Economy, Society and Culture*, Oxford, Blackwells.

Fair, Rhonda S. (2000)

« Becoming the White Man's Indian : An Examination of Native American Tribal Web Sites », *Plains Anthropologist*, 45, 172, mai.

25. « Native Web » ; <http://www.nativeweb.org/resources.php?name=Cree&type=1&nation=151>.

- Goldbert, David Theo (1993)
Racist Culture Philosophy and the Politics of Meaning, Cambridge, Blackwells.
- Gouvernement du Canada, Statistique Canada (1998)
« The Daily », jeudi 13 janvier ; <http://www.statcan.ca/Daily/English/980113/d980113.htm#ART2>.
- Green, Joyce A. (2001)
« Towards a Détente with History : Confronting Canada's Colonial Legacy » ; <http://kafka.uvic.ca/~vpirg/SISIS/Clark/détente.html>, 24 mars.
- Lockard, Joe (1996)
« Resisting Cyber-English », *Bad Subjects*, 24, février ; <http://www.eserver.org/BS/24/lockard.html>.
- Margolis, Michael, et David Resnick (2000)
Politics as Usual : the Cyberspace « Revolution », Thousand Oaks, Sage Publications.
- McLoughlin, Moira (1993)
« Of Boundaries and Borders : First Nations' History in Museums », *Canadian Journal of Communication*, 18, 3.
- Townsend-Gault, Charlotte (1998)
« First Nations Culture : Who Knows What ? », *Canadian Journal of Communication*, 23, 1.
- Wiskipkpaqtism (2001)
« Re : When East meets West : Check your bloodlines prior to funding », *Metis Chat Subject*, 28 mars ; <http://www.turtleisland.org/front/front.htm>, 24 mars.
- Zellen, Barry (2001)
« Surf's up ! NWT's Indigenous Communities Await a Tidal Wave of Electronic Information », dans *Cultural Survival Quarterly*, The Internet and Indigenous Groups ; <http://www.cs.org/publications/CSQ?csqinternet.html>, 28 mars : 29.

Sites Internet consultés

- <http://www.cs.org/publications/CSQ?csqinternet.html>
<http://aboriginalcollections.ic.gc.ca/language/lang-first.htm>
<http://www.statcan.ca/Daily/English/980113/d980113.htm#ART2>
<http://aboriginalcollections.ic.gc.ca/e/listssubject.htm>
<http://www.nunavut.com/home.html>
<http://www.gov.nt.ca>
<http://www.tyendinaga.net/wwwboard/messages/83.html>
<http://efn.tao.ca>
<http://www.freepeltier.org/story.htm#top>
<http://www.eco.utexas.edu/faculty/Cleaver/zapsincyber.html>
<http://www.finearts.ubic.ca/~vipirg/SISIS/Lubicon/main.html>
<http://kafka.ubic.ca/~vpirg/SISIS/Clark/détente.html>
<http://www.ammsa.com/ammsahistory.html#anchor9942088>
<http://www.nativeweb.org>
<http://www.turtleisland.org/front/ front.htm>
http://ayn-0.ayn.ca/discussion/board_mainpage.htm
<http://www.december.com/cmcmag/1998/jul/baird.html>
<http://www.ouje.ca/youth/Camp/camp.htm>
<http://www.ouje.ca/youth/Camp/Lance/lance.htm>
http://nature.ca/nature_e.cfm
<http://www.science-tech.nmstc.ca/english /whatson/index.cfm>
<http://www.canoemuseum.net/old/resource.htm>
<http://www.virtualmuseum.ca/Exhibitions/Heirs/index.html>
<http://national.gallery.ca/english/exhibitions/carving/carving.html>
<http://www.virtualmuseum.ca/Exhibitions/Haida>
<http://www.nlc-bnc.ca/bioindex/eendeav.htm#Pioneers>
http://www.archives.ca/08/0804_e.html
<http://www.nativeweb.org/resources.php?name=Cree&type=1&nation=151>